

SOPHIE CARQUAIN

**Duras, Beauvoir, Colette**

# TROIS FILLES

et leurs mères



*Biographies romancées*

  
CHARLESTON

# Trois femmes, trois destins, trois romans...

Trois femmes. Nées au tournant du siècle, entre 1873 et 1914, Colette, Simone de Beauvoir et Marguerite Duras ont partagé un point commun : une mère majuscule, qu'elle soit fusionnelle (Sido), autoritaire (Françoise de Beauvoir) ou ambivalente (chez Duras).

Trois destins. En les faisant revivre dans leur époque, l'exotisme de l'Indochine des années vingt chez Duras, la bourgeoisie du début de siècle chez Beauvoir, la Bourgogne pour Colette, Sophie Carquain explore les relations mère-fille, tendres, complices, parfois violentes.

Trois romans. Dans ce superbe triptyque, Sophie Carquain écrit le roman de ces trois femmes reliées entre elles par un subtil jeu de correspondances. Elle raconte comment, progressivement, chacune a pris la plume pour se distancier de sa mère. Et exister.



© david balicki

Sophie Carquain, journaliste, écrivain, a écrit plus de deux cents histoires, contes et romans pour la jeunesse (édités chez Albin Michel et traduits en plusieurs langues). Elle est coauteur avec la psychologue Maryse Vaillant de quatre ouvrages dont *Entre sœurs*.

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-021-7



18,50 euros  
Prix TTC France

design : bernard amiard





TROIS FILLES  
ET LEURS MÈRES

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014  
17, rue du Regard  
75006 Paris - France  
[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-021-7  
Dépôt légal : avril 2014

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

Sophie Carquain

TROIS FILLES  
ET LEURS MÈRES

Duras, Beauvoir, Colette



*À Christiane, ma mère,*

*À Agathe et Daphné, mes filles, pour notre formidable complicité,*

*Sans oublier les hommes, mon père, mon mari, mon fils... qui bonifient les relations entre femmes.*

## Sommaire

INTRODUCTION — Trois filles et leurs mères	9
<b>MARGUERITE DURAS ET MARIE D. :</b> <b>un amour ambivalent</b>	17
<b>SIMONE DE BEAUVOIR ET FRANÇOISE :</b> <b>un amour autoritaire</b>	103
<b>COLETTE ET SIDO : un amour fusionnel</b>	199
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES	297



# INTRODUCTION

## TROIS FILLES ET LEURS MÈRES

Trois filles. Trois stars. Trois destins.

Trois femmes nées au tournant du siècle, entre 1871 et 1914. Trois fortes têtes, avec un point commun : une hyper-mère. Une mère majuscule, excessive, toute-puissante. Fusionnelle, autoritaire, manipulatrice. Une mère qui les a aimées. Fort, trop, mal. Ces trois écrivains se connaissaient, se croisaient parfois... Elles ignoraient qu'elles partageaient ce point commun. Nous les avons réunies dans ce que l'on pourrait appeler, un peu pompeusement, un triptyque biographique.

Nous connaissions certes Marie Donnadiou, la mère de Duras, pour avoir inspiré l'un des plus beaux portraits de femme, dans *Un barrage contre le Pacifique* : coléreuse, injuste, idéaliste, violente. Nous connaissions « la » Sido vigoureuse, courageuse, qui hébergeait les filles-mères, suspendait toute activité pour assister à l'éclosion d'une fleur de cactus. Sido qui harcelait aussi sa fille par lettres, voulait tout savoir d'elle, mais l'a sauvée d'une mort certaine en venant la soigner à Paris...

Nous connaissions un peu moins Françoise de Beauvoir, qui a elle aussi brillé par son caractère autoritaire, sa force, sa volonté de puissance sur ses deux filles, Hélène et Simone.

Devant cette déesse mère, aimante et maladroite, Duras, Colette et Beauvoir ont été sous le charme. Trois frères petites filles gambadant pieds nus, dans la plaine de Cochinchine, dans la forêt bourguignonne ou dans les allées du Luxembourg, gavées d'affection, surcouvées, ou au contraire en manque d'amour, confrontées au totalitarisme maternel sous toutes ses formes.

Les yeux noyés d'amour, elles se sont pâmées devant cette mère toute-puissante pour devenir ensuite des adolescentes rageuses puis des femmes distantes. Et, de cet amour souvent insupportable à vivre, chacune a rendu compte.

## SANS GARDE-FOU

Duras, Beauvoir et Colette ont vécu à une époque bouillonnante, créative, la Belle Époque, puis les années folles. Le tout début du siècle... C'était la préhistoire de la psychanalyse. Dolto n'était pas encore née, Freud venait (en 1916) de publier *Introduction à la psychanalyse*. Il n'était pas question, encore, de « laisser la place au père »... Il n'était pas question, alors, de dénoncer les mères abusives, excessives. On ne parlait pas d'enfant préféré, de climat incestuel<sup>1</sup>... Rien de cela n'existait, et c'est cela qui m'a intéressée. Les relations mère-fille s'épanouissaient alors avec sauvagerie, sans garde-fou.

L'autoritaire Françoise de Beauvoir, qui vouait un culte à la transparence, exigeait que les portes restent grandes ouvertes

---

1. Incestuel n'est pas incestueux. L'incestuel évoque une ambiance incestueuse, sans passage à l'acte.

pour contrôler les discussions de ses deux filles. Elle les a chaperonnées jusqu'à leurs dix-sept ans, jusqu'au lycée, et scrutait d'un œil jaloux leur correspondance. L'imprévisible Marie Donnadiou affichait sans retenue sa préférence pour son fils aîné, acceptait que Pierre maltraite sa sœur, la batte parfois, mais réclamait la présence de la petite Marguerite, à ses côtés, dans son lit, pour se rassurer. La fusionnelle Sido, elle, se réveillait toutes les nuits en sursautant : et si un homme venait à enlever sa chère petite Gabri ?

En scrutant leur vie, en lisant leurs livres et quelques biographies, j'ai perçu l'existence d'un fil rouge entre elles. Oui, elles avaient bien des points communs. Du plus anecdotique au plus essentiel. Toutes les trois, lève-tôt, ont aimé folâtrer dans la nature dès l'aube, toutes les trois ont subi, aux portes de l'adolescence, l'exil et la pauvreté. Colette à Châtillon-sur-Loing, Beauvoir en passant de Raspail à rue de Rennes, et Duras, surtout, en perdant son père, puis en perdant à nouveau la Cochinchine pour retourner à Paris.

Toutes les trois ont lu les mêmes livres. Duras a lu *Les Misérables*, Colette et Beauvoir aussi. Toutes les trois ont connu des émois homosexuels, à l'adolescence avec la fameuse Hélène Lagounelle chez Duras, un peu plus tard pour Colette, et Beauvoir. Elles ont aimé des hommes bien plus jeunes qu'elles : le « petit Bost », qui a tant compté dans la vie de Simone de Beauvoir, Yann Andréa, pygmalion de Marguerite Duras, et Bertrand de Jouvenel, qui avait à peine seize ans quand Colette en avait quarante.

Enfin, et surtout, toutes les trois, face à « Big Mother », ont toujours, dès le plus jeune âge, cherché un refuge<sup>1</sup>.

---

1. « Il y avait des endroits, confie Duras, je me souviens, où l'on se réfugiait quand on en avait assez des adultes. Dès lors, j'ai toujours été à la recherche d'un endroit, je n'arrivais jamais à être là où j'aurais voulu » (*Marguerite Duras, la passion suspendue, entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, Éd. du Seuil, 2013).

Cabane, voiture de l'amant, forêt chez Duras, qui s'échappait ainsi de l'horreur familiale, forêt chez Colette mais aussi chez Beauvoir, où elle peut enfin rêver de son futur destin, loin de l'œil de la mère. Peut-être seraient-elles tout simplement devenues folles, sans ce refuge.

Ce lieu réel deviendra, au fil du temps, le lieu de l'écriture ; ce sentier parallèle, dont a si bien parlé Duras, évoquant, sur le plateau d'« Apostrophes », cette « vie en pointillés, à côté de la réalité ». Et si ce lieu parallèle – l'écriture – était au fond l'avatar du premier refuge – le bureau du père ? Et si, derrière tout cela, il y avait, encore et toujours, la mère ? Cette mère dont il est nécessaire de s'éloigner, se cacher, pour ne pas sombrer... « L'écriture, confia Duras, était la seule chose qui était plus forte qu'elle<sup>1</sup>. »

### « FAIRE LE SILENCE EN SOI »

Je les ai rêvées. Pendant des semaines, des mois, j'ai vécu, senti, éprouvé comme Marguerite, Gabri ou Simone. Comme un acteur face à son rôle. Un auteur est un comédien « introverti ». Il doit s'imprégner d'un personnage, penser dans sa langue, voir à travers ses yeux. Il s'agit de ressentir, jusqu'aux plus subtiles émotions, ce qu'elles ont vécu. Ou auraient pu vivre.

Un auteur est un comédien, à la différence qu'il ne déclame pas. Il écrit dans l'ombre. J'ai rêvé en Duras, en Beauvoir et en Colette, comme on rêve en anglais. J'ai tenté de suivre le conseil de Marguerite Yourcenar<sup>2</sup> : « faire le silence en soi, pour entendre ce qu'il pourrait dire dans telle ou telle circonstance... Ne jamais y mettre du sien ou alors

---

1. Duras à Bernard Pivot, « Apostrophes », 28 septembre 1984.

2. *Les Yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey*, Le Livre de poche, 1970.

inconsciemment, en nourrissant les êtres de sa substance, ce qui n'est pas du tout la même chose que de les nourrir de sa propre "petite personnalité", de ces tics qui nous font, nous ». C'est la seule façon d'écrire. J'ai été sous leur dictée. C'est ainsi, je crois, que l'on écrit, que ce soit une biographie romancée ou une pure fiction.

Un auteur, tout comme un comédien, est victime d'un « défaut d'être ». Il y a une petite faille, en lui, qui lui permet de se laisser accaparer par quelqu'un d'autre. Qui le transforme bien souvent en éponge émotionnelle. Cela fait souffrir, parfois, mais cela rend l'écriture nécessaire.

C'est peut-être aussi ce qui conduit certains à être psychanalystes : se mettre au chevet des individus pour capter leur douleur secrète.

Les biographes sont peut-être des mediums. Ils ont des antennes. C'est aussi comme cela que l'on entend parler certains défunts. Comme des fantômes, que l'on écoute, à côté, au-dessus de soi... Les anges passent, sous nos cieux... Mais ils ne sont pas muets. Ils vont et viennent, ils nous parlent.

Maryse Vaillant, ma coauteure psychologue, aujourd'hui disparue, m'avait orientée, sans le savoir sur cette voie de la biographie subjective, m'assurant que j'avais une intuition clinique. Merci Maryse. J'ai beaucoup pensé à nos conversations, j'ai poursuivi les analyses que nous avons menées ensemble, dans nos livres sur la psychanalyse, les relations entre sœurs, la féminité... Nous y avons abordé si souvent les relations entre les filles et leur mère... Là encore, je n'avais qu'à me laisser guider.

## LA LOGIQUE DE L'IMAGINATION

Je les ai installées dans leurs décors, dans leur époque, dans les bruits de carriole, le brouhaha des cafés, les odeurs de viande grillée et de soupe du Vietnam. Et je les ai suivies, caméra à l'épaule.

C'est en ce sens qu'une biographie, même romancée ou subjective, ne dit pas n'importe quoi. Les personnages sont délimités par un trait précis. Leur logique interne, si vous la suivez, ne vous conduit qu'à des situations plausibles.

Les colères de Simone enfant, je les ai vécues. La détermination de Marguerite devant l'écriture, à l'âge de onze ans, les crises d'étouffement de Gabrielle, je les ai vécues aussi. L'imagination prend appui sur certains petits détails pour se déployer. Elle n'a plus qu'à faire son travail. Mais elle est délimitée par la logique interne du personnage.

Marguerite, Gabrielle, Simone... Ces trois petites filles m'ont émue. Gracile brunette aux yeux bridés et aux pieds nus égarée dans la plaine aux oiseaux, petite bourgeoise colérique trépignant dans les allées du Luxembourg, ou jeune paysanne roulant les « r » et des sabots dans les ruelles tortueuses de Saint-Sauveur-en-Puisaye. J'ai eu envie qu'elles se rencontrent. J'ai créé des ponts entre elles.

Marguerite rencontre Simone, Simone lit Colette, Colette écoute Duras à la radio, et feuillette, sur son lit-bateau, *Le Deuxième Sexe* dédié par Beauvoir. J'aime l'idée de cette fraternité de femmes ; l'idée que ces trois femmes, sans le savoir vraiment, ont été comme des sœurs... C'est la raison pour laquelle je les ai imaginées dans les mêmes scènes, s'observant dans le miroir à l'adolescence, jouant avec une araignée ou bien encore au chevet de leur mère, vivant la disparition du corps maternel. Cette main, jadis si douce et forte, aujourd'hui si faible.

À ce stade de l'écriture, au moment où je percevais ces correspondances, comme autant de fondus enchaînés, j'ai commencé à imaginer un film. Un long-métrage dans lequel, comme un chassé-croisé, à la manière du film *The Hours* de Stephen Daldry – adapté du roman éponyme de Michael Cunningham –, trois destins féminins, incarnés par Meryl Streep, Nicole Kidman et Julianne Moore, se croiseraient, tricotant une époque.

On y verrait à quel point la mère a été déterminante dans la décision d'écrire. Ne fallait-il pas opérer une distance salvatrice avec cette mère toute-puissante ? L'écriture est née chez elles trois de cette impériosité.

Marguerite a écrit pour, dit-elle, venger sa mère, mais peut-être aussi pour exprimer le désespoir de la séparation.

Colette a écrit merveilleusement sur les « petites choses », une corolle de tulipe ou le rougissement subtil des joues de mademoiselle Aimée, comme pour répondre à l'injonction de sa mère : « Regarde, regarde ! » Simone, élevée par sa mère dans le tabou du corps et la répression des émotions a, elle, écrit avec son « cerveau gauche », celui de la rationalité. Même romancière, elle reste une femme d'idées. Elle a cherché aussi à venger sa mère – une mère qui eût tant aimé poursuivre ses études – en écrivant *Le Deuxième Sexe*.

Si Marie Donnadiou, Sido, Françoise de Beauvoir savaient... Si elles savaient tout ce que leurs filles leur doivent. Ces hyper-mères ont été déterminantes, non seulement dans leurs rêves d'écriture, mais aussi plus précisément dans la mise au point de leur style propre. Enfin, parce que cette biographie est subjective, je l'ai découpée en toute subjectivité. Marguerite Duras m'a permis de parler de ma relation avec ma propre fille. La boucle était bouclée, l'histoire peut commencer.



# MARGUERITE DURAS ET MARIE D.

## UN AMOUR AMBIVALENT

*« J'ai eu ce paradis d'une mère qui était tout à la fois. Le malheur, l'amour, l'injustice, l'horreur<sup>1</sup>. »*

---

1. « Apostrophes », émission de Bernard Pivot, 1984.



## PROLOGUE

### LA RENCONTRE, L'ÉTÉ 80

C'était l'été 1980, celui de mes seize ans, l'âge de Suzanne, la fille du *Barrage contre le Pacifique*.

Cet été-là, mes parents avaient loué une maison à Argelès-sur-mer, au bord de l'Atlantique. Une résidence sonore, qui laissait passer les gronderies des mères, les cris des enfants. Je m'ennuyais – comme toutes les adolescentes du monde, avec une sorte d'acharnement silencieux. Humeur gentiment dépressive. J'avais le sentiment de me cogner contre une vitre.

La fin d'un cycle.

L'an prochain, c'est certain, je partirai sac au dos.

Toujours, tout le temps, réveillée avant les autres, que ça soit en vacances, pendant l'année, ce petit sommeil que les « bons dormeurs » envient aux mauvais coucheurs, eux qui y voient une forme de malédiction. Réveil au petit matin, cernes, première promenade pieds nus sur le sable, premier bain de mer, et puis – la plus belle des plages ne

pouvant donner que ce qu'elle est – retour, ennui, livres, désir d'écrire, sans m'y mettre vraiment.

J'attendais une rencontre.

Cette rencontre a eu lieu au marché. Je m'en souviens avec la force d'une déflagration amoureuse. Je me souviens même, quelques décennies plus tard, de ce que je portais : un genre de salopette rayée à la mode des années quatre-vingt.

C'était un petit marché, minuscule. Il n'y avait qu'un vendeur de fruits et légumes, un marchand de fromages de brebis avec de la confiture de cerises noires, un étal de pains d'épices et miel. Et, sur une petite table de camping bringuebalante, quelques livres cornés et défraîchis. Dans la pile de Guy des Cars, de Barbara Cartland, de manuels sur l'astrologie, de grands classiques édités à la NRF, soudain, un petit livre bleu me fait de l'œil.

Le titre ne m'émoustille pas : *Un barrage contre le Pacifique*, n'est-ce pas le titre d'un roman de guerre ? Je déteste les films de guerre et les westerns. Je comprendrai plus tard qu'il y est question d'une guerre bien plus intime, un de ces huis clos suffocants que j'affectionne. Mais je ne le sais pas encore. Alors, pourquoi le prends-je en main ? Je l'ouvre. Les phrases sont sèches, brèves... « Ils avaient pourtant cru que c'était une bonne idée d'acheter un cheval. » Le rythme me plaît, comme une mélodie. Je tourne les pages.

Je lis, saisies au vol, ces phrases :

« Il en était de ces enfants comme des pluies, des fruits, des inondations. Ils arrivaient chaque année, par marées régulières... Chaque femme de la plaine, tant qu'elle était assez jeune pour être désirée par son mari, avait son enfant chaque année. À la saison sèche, lorsque les travaux des rizières se relâchaient, les hommes pensaient davantage

à l'amour et les femmes étaient prises naturellement à cette saison-là. Et dans les mois suivants, les ventres grossissaient. »

L'air, soudain, était plus dense. Les mouettes ne criaient plus de la même façon. Il y avait quelque chose d'assourdi tandis que je tournais les pages. C'était mon cœur, que j'entendais battre. Et puis, mes yeux se sont posés sur cette phrase, ce rythme de respiration humaine : « Cela continuait régulièrement, à un rythme végétal comme si, d'une longue et profonde respiration, chaque année, le ventre de chaque femme se gonflait d'un enfant, le rejetait, pour ensuite reprendre souffle d'un autre »...

J'avais seize ans, et comme beaucoup d'adolescentes, soulagée d'être sortie de l'enfance, je m'interdisais la moindre émotion concernant les bébés. Alors pourquoi ce déferlement, cette vague, devant le sort de ces enfants ? Qu'est-ce que cet auteur avait chatouillé, en moi ? J'ai imaginé ces petits indigènes aux yeux bridés, accrochés par grappes aux arbres, qui mouraient de faim. J'étais dévastée, creusée de l'intérieur. Quelqu'un était venu ébrécher la carapace de l'adolescence mutique frapper à la porte, mais au bon endroit. À l'endroit, précisément, du désespoir.

Il y avait de la noirceur sublimée dans cette phrase. Un diamant brut, une perle noire. Jusqu'alors, je n'avais jamais rien lu de bien excitant sur la maternité, rien entendu, que des belles idées positives, idéalistes, sur l'amour oblatif, le nécessaire sacrifice maternel.

Cet auteur parlait « cash », avec des mots comme des poignards, comme on les aime à seize ans. Les enfants mouraient, les mères désespéraient, le monde était sans pitié. Nous étions loin, très loin du Pacifique ; je n'étais qu'une adolescente devant l'Atlantique. Mais je l'avais rencontrée. Je l'avais rencontrée page 117, au moment où les enfants,

accrochés aux manguiers, meurent « les bouches ouvertes sur leur faim ».

Aujourd'hui, quand j'attrape le livre, il s'ouvre toujours à la page 117, sur les enfants maigres accrochés aux arbres. Quand j'ai, à Dakar, croisé des enfants à peine vêtus, accrochés aux portières bringuebalantes d'un car, mon esprit s'en est retourné immédiatement, par un curieux chemin neuronal, à ces petits Cambodgiens accrochés comme des grappes qui dévoraient des mangues et en mouraient.

C'est ainsi qu'un livre vous marque, durablement. Comme un tatouage intérieur.

Le livre coûtait 1 ou 2 francs. J'ai réglé, je suis partie, comme une voleuse.

Je l'ai dévoré, ce livre, devant les vagues – l'océan Atlantique, nettement moins exotique que le Pacifique, hantée littéralement par cette histoire, si désespérée, mais si vraie. Il est faux de prétendre qu'une comédie musicale ou qu'un « film gai » peut vous tirer de votre déprime d'adolescente. Il n'y a rien de plus sinistre qu'un film gai quand on est triste. À l'adolescence, on veut un uppercut au menton, un livre aussi fort qu'un petit verre de vodka, ou un ristretto. On veut du solide, du désespéré. Duras est aussi un auteur pour les adolescents.

« Eh bien, ça n'est pas gai-gai », dira-t-on autour de moi. Qui prétend que la vie est gaie ? Il n'est rien de plus triste que de n'avoir personne avec qui partager votre noirceur. Au moment où relation entre mère et fille nous pèse, je m'étonnais de la perversité d'une mère qui regarde avec bienveillance sa fille « se vendre » pour un diamant. C'était franchement immoral, mais une immoralité bien plus acceptable que celle des méchants « chiens du cadastre ».

Cet été-là, par une de ces curieuses coïncidences, j'ai rencontré aussi une fille de notre classe, dans un musée, un jour de pluie. Elle s'appelait Valérie, était fille d'avocat, elle riait sans raison et marchait pieds nus dans la rue. Certaines choses circulaient sur son compte : elle aurait fait une tentative de suicide à quinze ans à la suite d'une rupture amoureuse et serait devenue nymphomane. Nous sommes allées au musée, puis sur la plage ensemble. Valérie avait un regard extatique, un rire fou, et parlait peu. À la plage, quand elle s'est allongée sur le ventre, j'ai remarqué qu'elle arborait une cicatrice tout le long de la colonne vertébrale. J'en ai eu l'explication en fin d'après-midi, alors que nous rentrions à bicyclette, elle toujours pieds nus, moi en sandales. Nous venions de dépasser une tour sarrasine couleur de cendres, plantée dans la campagne aride.

Elle a ri :

— C'est là que j'ai fait ma tentative de suicide. J'ai sauté de tout là-haut.

Mon vélo a fait une embardée.

Elle s'est remise à rire.

J'ai pensé à la mendiante. Cette fille était totalement folle, mais elle m'était plus proche, grâce à la mendiante de Duras.

— Est-ce que tu as lu Duras ? ai-je hasardé.

— Duras ? Non. C'est un auteur de polar ?

— Pas vraiment, ai-je ri.

Oui, qui était cet auteur, Marguerite Duras ? Elle était née en 1914, en Indochine, d'un père professeur de mathématiques et d'une mère institutrice, était-il signalé dans la petite bio du livre. Elle avait loupé le prix Goncourt, elle avait écrit d'autres romans. Tant mieux. Une porte s'ouvrirait, je n'étais plus seule.

Dès cette année, j'ai su que j'écrirais quelque chose sur elle. Je l'ai fait à vingt-deux ans, en rédigeant un petit essai

## TROIS FILLES ET LEURS MÈRES

sur le soleil et la chaleur dans son œuvre. Je l'ai posté à son attention, aux éditions de Minuit. Je n'attendais aucune réponse de sa part – mais je le lui ai envoyé comme un hommage, rien de plus. Aujourd'hui, je parcours ce texte, maladroit, qui ressemble plus à une déclaration d'amour qu'à un essai littéraire. Et me voici, vingt-cinq ans plus tard, replongée dans ma première passion, avide de tout connaître, de me laisser envahir par elle.

Sa mère est le personnage le plus important de son œuvre. Sa mère dans sa réalité, mais aussi la mère fantasmée, archaïque, celle qui incarne le désespoir, l'amour absolu, l'horreur, l'injustice. Et ce que Duras elle-même nommait la folie maternelle.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Trois filles et leurs mères**  
Sophie Carquain



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON